

temps ; seulement je pèse avec les yeux ce volume : je le trouve lourd, eu égard au temps que nous avons à passer ensemble, et je me dis que, quant aux *Aventures du jeune Potocki*, j'aurai patience pour attendre ; tandis que pour savoir les aventures de Marat, j'irais tout d'une traite à Varsovie ou à Cracovie... A propos, vous avez voyagé?...
— Mais oui...

— Vous avez été à Londres, à Edimbourg ; c'est même en Angleterre, je crois, que vous avez publié votre premier livre ?

— C'est en Angleterre, et même en anglais... oui... les *Chaînes de l'Esclavage*...

— Ce n'est pas le tout : vous avez vécu aussi dans le Nord ?

— En Pologne, oui.

— Eh bien ! je vous en supplie, ne me faites pas languir... Je vous ai dit hier, après votre discours : « Vous avez dû bien souffrir !... » Vous m'avez serré la main, et vous m'avez répondu : « Venez déjeuner avec moi demain... » Je ne suis pas venu pour déjeuner : je suis venu pour écouter ce que vous avez tacitement promis de me dire. Eh bien ! me voici ; je veux connaître l'homme ancien : levez le voile qui me le cache !... Quant à l'homme présent, je ne suis pas inquiet : la France le connaîtra !...

Marat remercia Danton par un geste plus éloquent que noble. Cette flatterie de conversation, lui seul en pouvait mesurer la portée et trouver, au compte de son orgueil, qu'elle n'était point exagérée.

De son côté, Danton ne l'eût peut-être pas laissé échapper si en 88 il eût deviné 93.

Une flatterie d'homme grand et fort, pour Marat, c'était un ordre. Il se prépara donc à raconter, comme les héros d'Homère, et, pour donner le temps à sa mémoire de lui fournir les premiers chapitres et assouplir sa voix rauque, il but dans la tasse ébréchée le reste du lait refroidi que Danton avait dédaigné de prendre.

Il but comme les chats ou comme les renards, en regardant obliquement tandis qu'il buvait, et l'on voyait tressaillir l'artère de ses tempes à chaque aspiration du breuvage.

La tasse vide, il essuya ses lèvres blanchies avec le revers de sa main, passa cette main noire et grasse dans ses cheveux rebelles et commença.

Danton choisit une place entre les deux fenêtres, de façon à ne pas perdre un mouvement de la physionomie du narrateur ; mais Marat, soit qu'il pénétrât ce dessein, soit que ses yeux fus-

sent blessés par la lumière, tira les rideaux et entama le récit dans une pénombre qui, dès lors cessait d'être aussi favorable à Danton que l'eût été le grand jour.

Mais, comme il fallait en prendre son parti, Danton ferma les yeux et ouvrit les oreilles, essayant de gagner par l'ouïe ce qu'il venait de perdre par la vue.

XII.

LE PRINCE OBINSKI.

Marat, ainsi que Danton, ferma un instant les yeux comme s'il regardait en lui-même, et écoutait sa propre voix qui lui racontait doucement les souvenirs de sa jeunesse.

Puis tout à coup, relevant la tête,

— Je suis de Neufchâtel, dit-il, vous savez cela, sans doute ; je suis né en 1744. J'avais dix ans au moment où mon glorieux compatriote Rousseau lançait, dans le monde littéraire ou plutôt politique, le *Discours sur l'inégalité* ; j'avais vingt ans lorsque Rousseau, exilé, proscrit, revint chercher un asile dans sa patrie. Ma mère, sensible, ardente, fanatique du philosophe, m'avait élevé dans l'admiration exclusive du grand maître et avait tourné toute son ardeur à faire de moi un grand homme à la manière de l'auteur du *Contrat social* ; elle avait été admirablement secondée en cela par mon père, digne ministre, homme savant et laborieux, qui entassa de bonne heure dans ma tête tout ce qu'il possédait de science ; aussi à cinq ans voulais-je être maître d'école : à quinze ans, professeur ; auteur à dix-huit, et génie créateur à vingt.

Comme Rousseau, comme la plupart de mes compatriotes, je quittai jeune mon pays, emportant dans ma tête un magasin assez considérable, mais assez mal rangé, de connaissances diverses, une grande science des simples acquises dans nos montagnes ; avec cela de la sobriété, du désintéressement, beaucoup d'ardeur et une puissance de travail que je n'ai connue à aucun homme avant moi.

Je débutai par l'Allemagne et par la Pologne.

— Et pourquoi alliez-vous en Allemagne ?

— Mais, comme tout chercher d'aventures, pour vivre.

— Et vous vécûtes ?

— Fort mal, je dois l'avouer.

— Oui, la littérature fournissait peu, n'est-ce pas ?

— Si je ne m'étais adressé qu'à la littérature, elle ne m'eût pas nourri du tout ; mais, outre la littérature, j'avais à mon service le français et l'anglais, que je parle comme ma langue maternelle.

— Oui, je me rappelle que vous m'avez dit, en effet, avoir donné des leçons de langue aux Ecossaises, et avoir publié là les *Chaînes de l'esclavage*, esclave que vous étiez, sans doute, de celles qui vous avaient pour maître.

Marat regarda Danton avec une espèce d'étonnement qui fit rougir celui-ci.

Rien n'est plus attristant, pour celui qui a eu le malheur de le faire, qu'un jeu de mots qui est mal compris.

— Il me semble, en vérité, dit Marat d'un ton rude, que j'entends parler monsieur de Florian ou monsieur Bertin ; c'est du madrigal que vous faites-là, mon cher ! c'est du madrigal, et, je vous en prévient, le madrigal va mal à Danton !

— En ce cas, je vais me taire et me contenter de vous écouter désormais, dit Danton, puis-que j'ai si peu de chance à vous interrompre.

— Oui, reprit Marat ; d'autant mieux que si je fais des romans, les histoires que je raconte sont peu madrigalesques ; c'est ce que vous allez voir tout à l'heure.

Je reviens donc à mes leçons, qui me nourrissaient peu, et à un autre exercice famélique, qui me nourrissait encore moins : je veux dire à la médecine.

Je résolus de quitter l'Allemagne et de pousser jusqu'en Pologne.

C'était en 1770 : j'avais vingt-six ans, quelques thalers au fond de la bourse, beaucoup d'espérances au fond du cœur, et d'excellentes lettres de recommandation par-dessus tout cela.

Le roi Stanislas régnait alors, — Stanislas-Auguste, bien entendu ; — c'était un savant, un lettré ; c'est même encore tout cela, devrais-je dire, car il vit toujours, le digne prince, et la philosophie, la science et les muses l'aident sans doute à supporter les humiliations que la Russie, la Prusse et l'Autriche lui infligent en ce moment.

— Je crois, dit Danton, si toutefois, vous me permettez une interruption philosophico-politique, après m'avoir interdit les interruptions madrigalesques, je crois que l'honnête monarque fera bien de continuer à cultiver les déesses consolatrices, car il ne me paraît pas certain qu'il

meure sur le trône que Catherine, sa sévère maîtresse lui a donné tout entier, et lui reprend morceau par morceau.

— Cette fois, vous voyez juste ; aussi applaudirai-je à l'interruption au lieu de la blâmer, et je ne doute pas que le roi Stanislas ne soit bien heureux de retrouver, un jour, n'importe où, les ceilletons que cultivait le grand Condé. Mais à l'époque dont il s'agit, quoique sourdement menacé du partage de son royaume, ce prince régnait paisiblement. Il aimait, comme je l'ai dit, les sciences, les arts, les lettres, et dépendait noblement. Moi obscur, moi écrasé, Suisse par mon compatriote Rousseau, savant par mon confrère d'Alembert, philosophe par les Holbachiens, race fatale qui se répandait par toute la terre, j'émigrai donc vers le nord, tout fier de mes vingt-sept ans, de mon bagage scientifique, de mes belles joues fraîches et de ma santé robuste. Vous me regardez, Danton, et vous cherchez ce que tout cela est devenu ! Soyez tranquilles, vous saurez où et comment cela m'a quitté, c'est mon histoire. Dans ma confiance juvénile, je me disais que Stanislas Poniatowski ayant gagné un trône à sa bonne mine près de la grande-duchesse devenue czarine, je pourrais bien, moi, avec tout mon mérite physique et moral, gagner douze cents livres de rente ou de pension près de Stanislas. C'était mon but, mon ambition. Possesseur de cette fortune, je déferais toutes les coteries, toutes les mauvaises chances ; je reviendrais en France étudier l'économie politique, je la saurais à l'âge où pousse l'ambition dans le cœur des hommes ; je pourrais faire un grand médecin, si la routine et le préjugé subsistaient ; je ferais un grand administrateur, si la philosophie parvenait à émanciper l'humanité.

— C'était bien raisonné, dit froidement Danton ; mais à toute chose un commencement est nécessaire ; tout dépend de ce commencement ; montrez-moi le vôtre, et montrez-le-moi tel qu'il fut, si c'est possible.

— Oh ! je ne me farderai pas, soyez tranquille : l'imagination n'est pas mon fait ; d'ailleurs, la réalité suffira, je l'espère, à vous intéresser.

— C'est singulier que vous reniez ainsi l'imagination, vous qui avez la tête longue et les tempes larges !

— Je ne renie pas l'imagination, dit Marat, mais je crois n'avoir d'imagination qu'en politique : pour tout le reste, et surtout pour l'économie politique, je ressemble à ce chat de la fa-

ble qui n'avait qu'un tour dans son sac et qui était obligé de reconnaître son infériorité à l'endroit du renard, la bête aux cent moyens. Il en résulte que, lorsque j'ai eu faim, ce qui m'est arrivé quelquefois, j'ai donné des leçons et j'ai mangé peu ou prou.

— Et quelles leçons donniez-vous ?

— Des leçons de tout, ma foi ; je suis à peu près universel, tel que vous me voyez. Aujourd'hui, par exemple, j'ai composé, écrit et imprimé une vingtaine de volumes des découvertes physiques, et je crois avoir épuisé toutes les combinaisons de l'esprit humain sur la morale, la philosophie et la politique.

— Diable ! fit Danton.

— C'est comme cela, dit Marat d'un ton qui n'admettait pas la réplique. Je donnais donc des leçons de tout, de latin, de français, d'anglais, de dessin, d'arithmétique, de chimie, de physique, de médecine, de botanique, sans compter tout ce que suggère de facultés inconnues l'appétit, cette grande excitation à l'industrie universelle.

— Bon ! vous voilà donc parti pour donner des leçons en Pologne, dit Danton, essayant de hâter la prolixité du narrateur.

— Me voilà parti pour la Pologne. La langue ne m'inquiétait pas : en Pologne tout le monde parle latin, et je savais le latin comme Cicéron.

— Trouvâtes-vous des élèves, au moins dans le belliqueux pays des Jagellons ?

— J'étais recommandé à des officiers du roi Stanislas ; l'un de ces officiers, un seigneur de six villages, un staroste nommé Obinski, et pour lequel j'avais une lettre très pressante, se trouvait par hasard à Varsovie quand j'arrivai ; je m'empressai de lui remettre la dépêche qui me recommandait à lui.

Les Polonais sont affables et hospitaliers ; leur orgueil national leur fait regarder les Français comme des frères. Le prince lut la lettre, fixa attentivement les yeux sur moi, comme pour m'estimer à ma valeur physique ; puis, après un moment d'examen et de silence, il fit un léger signe de tête.

Le signe me sembla bienveillant.

C'était un grand homme, gris de cheveux, blanc de visage, aux yeux perçans, à la voix retentissante ; il tenait du géant par la taille ; moi j'avais cinq pieds, — car, à un pouce près, je n'ai guère été plus grand que je ne le suis ; — il m'imposa tout d'abord.

J'étais, je vous l'ai dit, naïf, ami des grands, disposé à devenir contemplatif par l'admiration ou actif par la reconnaissance ; bref, une pâte malléable attendant la saveur que la première injure ou le premier bienfait allait déposer, généreuse ou amère, dans l'âme qui animait cette matière.

Le prince sortit enfin de sa rêverie.

« — Nous avons beaucoup de Français ici, dit-il ; mais tous sont militaires, et le roi, aussitôt qu'ils arrivent, se hâte de les expédier, soit à son amie, Sa Majesté l'impératrice, soit à ses ennemis les opposans, qui méditent des guerres de religion en Podolie... Connaissez-vous l'histoire de ces dissidences ?

« — Ma foi non ! et j'avoue naïvement mon ignorance, » fis-je un peu humilié.

Le prince parut très enchanté de trouver un savant qui avouait ignorer quelque chose.

« — Alors, dit-il avec une satisfaction visible, vous avouez ne pas connaître les schismes de Soltick, de Massalski et autres furieux catholiques ?

« — Ma foi, non, prince ! répondis-je

« — Eh bien ! tant mieux, dit-il, vous ferez un précepteur excellent, et surtout un moraliste d'autant plus parfait, que vous ne mêlerez aucun levain politique ou religieux à vos leçons. J'ai un élève à vous donner.

Jugez de ma joie, mon cher Danton, de ma fierté surtout ; un élève donné à moi ! un élève donné par un prince, par un grand de la terre, maître absolu dans ses domaines ! l'héritier présomptif d'une royauté de six villages !

Je m'agenouillai presque : le staroste me releva.

« — Je mets une seule condition à ma protection, dit le prince.

« — Parlez, monseigneur.

« — Vous avez des lettres pour le roi : vous ne verrez pas le roi.

Je regardai mon protecteur avec surprise.

Il s'aperçut de mon étonnement.

« — C'est bien naturel, dit-il, on vous donne à moi pour savant, savantissime ; si je vous veux, je vous veux pour moi seul, et non pas pour autrui ; ne vous engagez donc point à l'avance, réfléchissez. Nous sommes un peu jaloux, nous autres Sarmates, exclusifs surtout ; si vous voulez vivre chez moi avec l'élève que je vous offre, si vous voulez mille florins par an, outre les frais de votre entretien... »

— C'était joli, fit Danton.

— C'était superbe ! répondit Marat ; aussi j'acceptai.

Aussitôt le prince m'emmena, ou plutôt m'enferma chez lui : dès le même jour j'étais de la maison, hélas !

Et Marat poussa un soupir que Danton prit au vol en disant :

— Je comprends, vous ne tardâtes point à vous repentir d'avoir cédé ; votre élève était quelque grand drôle de sang barbare, roux, buveur et bête ; un ours moldave, mal léché de sa mère, lequel vous écoutait peu, et vous battait beaucoup !

— Oh ! vous n'y êtes point, dit Marat.

— Alors, c'était un de ces élèves comme les a dépeints Juvénal : *Arcadius juvenis* ?

— C'était une jeune fille de quinze ans, belle, éblouissante, spirituelle, brave, poétique ; une fée, un ange, une divinité !

— Ouf ! murmura Danton en se rapprochant de Marat, voilà qui devient intéressant, le roman se noue : Lucile va aimer le jeune Potocki.

— N'est-ce pas ? dit Marat avec amertume.

— Il me semble flairer le sentimental Saint-Preux et la belle Julie.

— Attendez, attendez, cher ami, vous aurez mieux que tout cela, je vous en réponds ; quand je promets un œuf, je donne un bœuf

— Ouais ! aurions-nous, par mauvaise fortune, au lieu de Saint-Preux et de Julie, Héloïse et Abeillard ?

— Oh ! pas tout à fait. Diable ! comme vous y allez, vous !

— Je ne vais pas, je vous écoute ; l'intérêt de ce que vous me dites fait naître la surprise, et la surprise la supposition.

— Supposez donc, ou ne supposez pas, je continue.

— Et moi j'attends.

— Je passe sous silence mon étonnement lors de la présentation, qui fut faite le soir même : trompé comme vous, j'avais compté sur un élève et non sur une élève ; je passe sous silence ma honte de jeune homme, quand je regardai, frôlant mon maigre accoutrement de philosophe, l'habit de velours et les fourrures de martre de Cécile.

— Ah ! elle s'appelait Cécile ! je croyais que c'était Lucile.

— Elle s'appelle Lucile dans le roman : mais elle s'appelait Cécile dans l'histoire. C'était d'ailleurs le nom d'une fameuse reine de ce pays, et cette reine-là, Danton, ne fut jamais plus

reine que cette jeune fille à laquelle le comte venait de me présenter, en me la donnant pour élève, et en me donnant à elle pour maître !...

XIII.

CÉCILE OBINSKA.

— Rougeur, tressaillement, fausse honte, tout cela n'était rien, et j'étais réservé à bien autre chose !

Le prince, après m'avoir présenté, ajouta :

« — Cécile, le savant Français que voici vous apprendra le français, l'anglais, les sciences exactes ; il passera une année ici, et, dans un an, vous saurez tout ce qu'il sait. »

Je le regardai fixement pour tâcher de deviner s'il me jugeait si mal par ignorance ou de parti pris.

« — Oh ! reprit-il, je comprends... »

Je vis que ce n'était point par ignorance que le prince parlait ainsi, et qu'il avait, au contraire, l'esprit très subtil.

Puis il ajouta :

« — Ne vous étonnez pas, mon cher monsieur, si je dis que, dans un an, Cécile saura tout ce que vous savez : c'est que je connais son aptitude et sa mémoire ; elle est d'un génie auquel vous ne sauriez comparer le vôtre. Enseignez seulement, et vous verrez comme elle apprendra.

Je m'inclinai.

« — Monseigneur, répondis-je respectueusement, Dieu me préserve de douter du mérite de mademoiselle Obinska ; mais encore, pour lui apprendre toutes ces choses, faudrait-il m'accorder le temps matériel.

« — Bon ! dit-il, je vous ai fixé un an... Eh bien ! elle ne vous quittera point, ou plutôt vous ne la quitterez point pendant cette année : vous lui donnerez donc, en réalité, la somme de temps que vous donneriez, en six ans, à tout élève en France. Là-bas, les filles vont aux assemblées, à la cour ; je connais cela, j'ai été à Paris ; elles reçoivent chez elles ; elles donnent une heure par jour à la culture de l'esprit, et le reste à des frivolités. Ici, au contraire, la princesse Obinska dépensera douze heures par jour à l'étude.

« — Monseigneur me permet-il de lui faire une observation ?

— Oh ! oui, bien certainement, faites.

« — Douze heures pour l'étude dans une seule

journée, c'est de trop, et mademoiselle n'y résistera point.

— Allons, dit le prince en souriant, car, au bout du compte, il souriait quelquefois, vous n'allez pas me forcer à vous enseigner votre métier... Oui, vous avez raison, docteur, douze heures extermineraient le meilleur cerveau, si on les appliquait, sans relâche et sans variété à l'étude; mais, comme ici vous monterez à cheval avec la princesse deux heures chaque matinée; comme, ensuite, vous déjeunerez avec elle; comme vous vous enfermerez pour écrire ou compter au tableau jusqu'à midi; comme, à midi, vous irez à la promenade dans son carrosse; on cause en voiture, n'est-ce pas? comme au dîner, comme aux réceptions, comme aux chasses, comme aux veillées; vous serez près de Cécile et causerez avec elle; comme, enfin, vous ne la quitterez pas, je ne fais donc point un calcul exagéré en vous donnant douze bonnes heures de travail par jour.

Au fur et à mesure que le prince me parlait, il me semblait entendre les paroles d'un génie des rêves; au fur et à mesure qu'il expliquait ce plan d'éducation, il semblait dérouler à mes yeux un de ces tableaux merveilleux du Paradis enchanté que, grâce au hachich, le Vieux de la Montagne faisait voir à ses adeptes endormis.

J'avais tant de choses à penser, que je ne trouvais pas un mot à répondre.

Et j'avais, cependant, une telle envie de répondre, que je crispais mes mains et mes pieds pour ne pas bouger de place ou pour ne pas faire un geste qui m'eût réveillé.

Je croyais dormir.

De son côté, pendant cette hallucination délicate, Cécile n'avait pas cessé de me regarder avec un œil tranquille et froid, mais d'une persévérance qui, aujourd'hui encore, après dix-sept ans écoulés, me perce le cœur comme une lame invisible dirigée sur moi par un démon secret.

Grande, droite, les cheveux épais, d'un blond d'épis mûrs, l'œil bleu et profond comme les vagues de nos lacs, elle croisait ses deux bras ronds sous sa pelisse de fourrures, et n'avait pas encore desserré les lèvres, de sorte que je n'avais vu d'elle que ce que l'on voit d'une statue sous ses draperies.

Comme je ne me rappelais pas l'avoir vue arriver dans la salle, comme je ne l'avais pas vue se planter près de son père, et que rien en elle,

pas même ses longues paupières, n'avait fait un mouvement, je pus croire que la forme humaine que j'avais devant les yeux était purement et simplement une de ces images protectrices que les seigneurs polonais placent dans leurs châteaux ou sous les manteaux de leurs cheminées, comme faisaient autrefois les Romains de leurs dieux lares, et qui sont les silencieuses gardiennes de la famille et du foyer.

Ce père qui parlait tant et si bizarrement, cette fille qui regardait tant et parlait si peu, tout cela fit sur moi un effet que je ne puis exprimer, tout romancier que je suis: peut-être le comprendrez-vous.

— Peste! si je le comprends? je le crois bien! s'écria Danton. Mais poursuivez, mon cher

XIV.

DOUBLE LEÇON.

— Poursuivez, répéta Danton. J'étais loin de me douter que tous ces noms en *ski* et en *ska* pussent figurer dans des histoires aussi intéressantes... Il est vrai que nous avons, dans le *Faublas* de Louvet de Couvray une certaine Lodoïska... Avez-vous lu *Faublas*?

— Non, répondit Marat, je n'en lis pas de mauvais livres.

— Mauvais! vous trouvez, fit Danton. Diable! vous êtes rigoriste! je ne trouve pas cela plus mauvais que la *Nouvelle Héloïse*.

— Oh! ne blasphémons pas! fit Marat en pâlisant.

— Oui, vous avez raison: il n'est question ni de *Faublas*, ni de *Lodoïska*, ni de la *Nouvelle Héloïse*, mais il s'agit de vous, d'une histoire, et non d'un roman. Continuez, continuez; je vous demande pardon de vous avoir interrompu.

Marat reprit:

— Mon étonnement était si grand, ou plutôt ma stupéfaction était si complète, qu'il y eût un moment où la tête me tourna et où je fus pris comme d'un vertige. Pendant ce moment, je fus conduit, — par qui? je n'en sais rien; comment? je l'ignore, — dans une grande chambre où je revins à peu près à moi, et où je me trouvai au milieu de serviteurs polis et souriants, qui me montraient un bon lit et un bon repas.

— En vérité, mon cher ami, dit Danton, quelle promesse que j'aie faite à vous et à moi-

même, de ne pas vous interrompre, je ne puis résister au désir de vous faire observer qu'il est impossible de faire commencer la féerie d'une façon plus agréable: c'est exactement comme dans les débuts des contes arabes; aussi va-t-il sans dire, je l'espère, que vous faites honneur au repas et au lit.

— Je dinai assez bien, répondit Marat; mais je dormis assez mal: après les longues fatigues du corps, après les grandes secousses de l'esprit, l'homme nerveux repose difficilement. Moi, particulièrement, j'avais une double raison de mal dormir: j'avais le corps brisé, l'esprit perdu; je rêvai pourtant, mais mon rêve fut une espèce d'extase. Mademoiselle Obinska m'avait magnétisé, avec ses grands yeux ouverts et sa silencieuse immobilité. Je mentirais toutefois si je vous disais que je ne dormis pas du tout: il faut que j'aie perdu connaissance, puisqu'en me réveillant, je vis sur un siège, près de moi, à la lueur d'une lampe de nuit, des habits, je dois le dire, beaucoup plus convenables au climat du pays dans lequel je me trouvais que ceux que j'avais apportés de France.

Je me levai et j'allai droit à mes habits, que je passai sans perdre un instant.

Je ne saurais vous dire combien je me trouvais fier et beau devant le miroir de ma chambre.

Une redingote de la forme de celles qu'on a portées depuis, en France, auxquelles on a donné le nom de polonaises, une culotte de velours violet, des bottes armées d'éperons d'argent, un charmant chapeau orné d'une ganse, formaient les principaux objets de mon habillement; je trouvais, en outre, suspendu à la muraille, au-dessus du fauteuil qui avait été fait dépositaire de mes habits, un couteau de chasse au manche d'ivoire sculpté, un fouet de chasse; enfin, tout l'attirail d'un gentilhomme opulent. Sous ce costume, je me sentais l'égal de la terre entière, et je me fusse volontiers écrié avec Voltaire, malgré la haine que je lui ai vouée:

Ce n'est pas la naissance,
C'est le costume seul qui fait la différence.

Tandis que je m'extasiais en face de ma personne ainsi embellie, l'heure passait, et un piqueur vint m'avertir que la jeune princesse était descendue et m'attendait.

Nous étions au commencement de mars, cinq heures du matin venaient de sonner, la terre se gercçait sous les dernières gelées, nulle part d'au-

tre clarté que le reflet des neiges. Ce jour bleu pâle, doux comme un crépuscule, s'éteignait à l'horizon dans les anfractuosités des montagnes, derrière lesquelles, à certains jets de vapeur rose, on devinait la future apparition du soleil.

Tel fut le tableau qui frappa mes yeux, pendant que je descendais rapidement le large escalier par les fenêtres duquel on distinguait la plaine.

Au bas du grand escalier, je me trouvai dans la cour d'honneur.

Comme j'en avais été prévenu, Mademoiselle Obinska, déjà en selle, m'attendait. Je ne vis d'abord, au milieu des flambeaux que la silhouette noire de son cheval, et la veste d'hermine dont elle s'était revêtue pour avoir le libre exercice de ses mains sans souffrir du froid.

Je marchais de surprise en surprise, désespéré d'atteindre jamais à la lucide intelligence des choses qui m'arrivaient; cette étrange théorie du père réalisée par la fille, cette charmante femme, délicate et frêle, levée avant le jour, et prête à l'exercice, quand, moi, homme, je dormais encore, est-ce que tout cela, même en Pologne, n'était pas merveilleux et surtout incroyable?

— Ma foi, oui! dit Danton, et ce qui va être plus incroyable et plus merveilleux encore, c'est de vous voir à cheval.

— Attendez, dit Marat, nous y arrivons.

— Je vous tiens l'étrier, répliqua Danton; allez!

— Après avoir regardé la princesse et les flambeaux, et tout ce qui m'entourait, j'aperçus enfin le cheval qui m'était destiné.

— Ah! ah! voyons la description du cheval.

— C'était un beau coursier de l'Ukraine, aux jambes de fuseau, à la tête intelligente, à la crinière immense. Il grattait du pied droit le sable de la cour, et, quand je m'approchai, il cessa de fouiller la terre, et me regarda de côté, en bête d'esprit qui tient à savoir à quel cavalier elle va avoir affaire.

Danton se mit à rire.

— Il paraîtrait, poursuivit Marat, que l'examen lui plut, car il se remit à gratter, comme pour témoigner son désir de faire la promenade sous ma direction.

Je le regardai à mon tour, comme on regarde un adversaire duquel l'on se défie, et je me mis aussitôt en selle.

— Oh! mon Dieu! s'écria Danton avec un

accent de désappointement qui ressemblait à de la terreur, seriez-vous cavalier, par hasard ?

— Cavalier n'est pas le mot, mais à Boudry, où je suis né, j'avais souvent monté, en polissonnant, les chevaux des postillons qui revenaient à vide.

— Ah bon ! dit Danton, voilà qui m'ôte tout plaisir : j'espérais vous voir tomber au premier trot.

— Patience ! patience, ami ! dit Marat avec son sourire amer, je vais partir, mais je ne suis pas encore rentré.

— Allez ! allez ! je vous suis.

— J'enfourchai donc le cheval cosaque, continua Marat, et, toujours sans un mot de la princesse, je partis à sa suite, car elle, de son côté, avait pris les devants sur son magnifique cheval noir.

— Et vous étiez seul ?

— Non, le piqueur qui m'avait prévenu qu'il était temps de partir, et que la princesse attendait, suivait à trente pas, sa carabine en bandoulière ; mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que mon cheval, pour achever sur moi l'étude commencée par ce regard oblique que j'ai enregistré en son lieu et place, résolut, au lieu de continuer son chemin, de retourner à l'écurie.

— Ah ! fit Danton, voilà une résolution bien impertinente avec un pareil cavalier.

— Aussi voulus-je m'y opposer ; il regimba : je crus que le moment était venu d'utiliser ce beau fouet que j'avais trouvé dans ma chambre ; j'en cinglai un vigoureux coup à mon bucéphale, lequel ne l'eut pas plutôt reçu, qu'au moyen d'un saut de mouton, il m'envoya de côté, à dix pas, dans la neige, la tête la première.

— A la bonne heure ! dit Danton.

— C'est un bien heureux pays pour l'équitation que la Pologne, surtout en hiver ! j'entraî de trois pieds dans cette ouate glaciale ; c'était modestie de ma part ; j'eusse pu y entrer de cinq sans faire le moindre tort aux lichens sub-jacens.

Danton riait de toutes ses forces.

— Oh ! oh ! dit-il, voilà un début capable de compromettre le roman ! Vous n'avez point idée combien cela me réjouit ; je suis tout dérotté maintenant, et vous pouvez me conter tout ce qu'il vous plaira. Peste ! j'ai eu un instant grand-peur que vous n'eussiez dompté le cheval, et que vous n'eussiez même sauvé la vie à Mademoiselle Obinska, dont le puissant che-

val noir se serait emporté à l'instar du vôtre ; rien n'existe de tout cela, Dieu soit loué !

— Oh ! n'ayez pas peur ! l'histoire que je raconte est de celles qui peuvent laisser prévoir les résultats, mais qui, je vous en réponds, ne laissent pas deviner les détails. Mademoiselle Obinska, en voyant la tête que je venais de piquer, s'arrêta, se retourna gracieusement sur sa selle, et me regarda.

Je tremblais, en me dépêtrant du tas de neige, d'entendre ses éclats de rire et je me débarrassai de mon mieux ; mais la princesse ne riait aucunement : son visage était le même que le l'avais toujours vu depuis la veille au soir, c'est-à-dire impassible et froid.

— Elle va tout au moins me demander si je me suis fait mal, pensai-je à part moi en me remettant en selle, tandis que le piqueur tenait obligeamment le mors de mon cheval.

Je me trompais : Cécile n'ouvrit pas la bouche ; il résulta de ce silence que je repris mon chemin un peu désappointé ; quant à la princesse, elle n'alla ni plus ni moins vite.

Au bout de six autres minutes, mon cheval ayant, à ce qu'il paraît, conçu contre moi de nouveaux sujets de plainte, choisit une chaussée sèche, battue et bordée de pierres, sur lesquelles il me lança comme la première fois, mais avec une fortune bien différente.

En cette rencontre, au lieu du doux lit d'édrondon que la nature semblait avoir étendu pour moi, je rencontrai une dure couche de granit, de sorte que ma tête et mon épaule furent écorchées et que quelques gouttes de sang apparurent sur mes cheveux.

Cécile était à dix pas à peine de moi quand l'accident arriva. Le jour naissait ; en ce pays, vous le savez, il est plein dès l'aurore ; elle vit donc le domestique me relever, elle vit pâlir mon visage, elle vit mon mouchoir se rougir, et ne donna point un signe d'émotion.

J'étais piqué au jeu ; je souffrais d'ailleurs, et, pour lui faire sentir son inhumanité, j'exagérai mon malaise. J'essayai donc longtemps mes cheveux, de manière à tacher de sang tout mon mouchoir.

Je voulais voir jusqu'où irait la dureté de ce jeune cœur, qui semblait mort et glacé, comme cette nature glacée et morte qui l'entourait.

— Elle était peut-être muette ? demanda Danton.

— Non pas, car ses lèvres s'ouvrirent, ses

dents se desserèrent, et ces deux mots latins tombèrent de ses lèvres :

« — *Prave equitas !* »

« — Tu montes mal à cheval, » s'écria Danton ; voilà tout ?

— Oui.

— Oh ! le joli petit cœur de Sarmate !

— N'est-ce pas ! Je faillis devenir fou de colère : d'une main, je saisis la crinière du cheval rebelle, et, de l'autre, je levai mon fouet.

Cécile haussa les épaules, et se remit en marche.

« — *Cave te occidet !* » dit-elle.

Et, de fait, bien certainement, l'enragé cheval m'aurait tué.

Mademoiselle Obinska ne me parla plus pendant la reste de la promenade ; mais j'avais pris une rage qui allait croissant à chaque minute, et qui était arrivée à ce point d'exaspération, au moment où la fantaisie reprit à mon cheval de se débarrasser une troisième fois de moi, qu'au premier signe qu'il donna de cette résolution, je lâchai la bride, j'empoignai d'une main la crinière, et, faisant de mes deux talons un double balancier de pendule, je l'éperonnai désespérément. Tout étonné de cette résistance presque agressive, mon cheval m'emporta ; je le laissai faire. Il voulait s'arrêter ; mais, à mon tour, je ne voulais plus qu'il s'arrêtât, et je l'éperonnai avec fureur. Enfin, cramponné à lui par des liens presque aussi étroits que ceux qui maintenaient Mazeppa sur son coursier de l'Ukraine, je fatiguai tellement le mien, qu'il s'avoua vaincu.

Trois fois la même plaisanterie se renouvela de sa part, et trois fois, grâce au nouveau mode de stabilité que je m'étais créé, je revins victorieux, à mon tour, me ranger avec une superbe modestie à la suite de la princesse, qui ne plaignit pas plus la bête qu'elle n'avait plaint l'homme.

A partir de ce moment, je crus que j'allais prendre cette femme en haine, et j'affectai de ne plus la regarder ; mais elle, elle jouit tranquillement de sa promenade, empourpra ses belles joues à la bise fraîche du matin, fit opérer à son cheval tous les exercices du manège les uns après les autres, et revint au palais paternel avec un appétit d'homme.

J'avais en chemin conquis l'estime et l'amitié du piqueur ; cet homme me témoigna toute sa sympathie et me donna, en son mauvais latin, des conseils très judicieux sur l'équitation.

— Diable ! fit Danton, la première leçon de Saint-Preux à Julie fut moins rude que la vôtre à la belle Cécile, ce me semble.

— C'est vrai ; mais, voyez-vous, Danton, cela tient à une chose : c'est que Saint-Preux débuta par montrer à Julie des choses qu'elle ne savait pas, de sorte qu'il se fit admirer dès l'abord ; moi, tout au contraire, je me présentais à cette jeune sauvage sous un aspect défavorable.

Je sentais bien le ridicule et l'infériorité de ma position ; aussi, tandis qu'elle déjeunait imperturbablement sans me regarder ni me servir, je réfléchis, à part moi, que les leçons allaient me donner une revanche, et que mademoiselle Obinska, ce fameux génie tant vanté par son père, s'apercevrait bientôt de la différence que l'auteur de la nature a mise entre l'esprit et la matière.

Cependant, comme elle avait cessé de manger et que, malgré cette inaction de sa mâchoire, elle ne l'occupait aucunement à me parler, le dépit me gagna, et la regardant avec une assurance presque agressive,

« — Mademoiselle, lui dis-je en latin, priez le seigneur votre père de me rendre ma parole. »

Elle me regarda fixement.

« — *Cur !* » demanda-t-elle.

« — Parce que j'ai douze heures de leçons et d'entretiens à vous donner par jour, et qu'en voilà déjà quatre passées sans que vous daigniez m'adresser une seule parole. Si j'étais un serf, une bête de somme ou un chien de chasse, je me contenterais de la pitance que l'on me donne et ferais pour le reste selon vos caprices ; mais je suis un homme, je gagne ma vie et ne la mendie pas. Travaillons, mademoiselle, ou séparons-nous. »

Elle éteignit mon regard sous la flamme et la fixité du sien. Puis,

« — *Quid vocatur gallicè, equus ?* » demanda-t-elle.

« — Cheval, » répondis-je.

« — *Anglicè ?* »

« — Horse. »

Et ainsi de suite, pendant dix minutes qu'elle employa à me demander, en français et en anglais, le nom de tout ce qui sert à garnir le cheval.

Là elle s'arrêta, réfléchit un peu, puis reprit :

« — *Quid vocatur gallicè, sanguis ?* »

« — Sang. »

« — *Anglicè ?* »

« — Blood. »